

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Les poètes ont célébré le « Joli mois de Mai, » les musiciens l'ont chanté, les catholiques l'ont rempli d'une dévotion particulière en le consacrant à la Vierge; chacun, enfin, dans sa croyance et selon ses aspirations, a rendu hommage à ce mois charmant qui voit naître les roses.

Pour nous, ce que le mois de mai représente surtout, c'est l'époque décisive des modes d'été : les fanatiques de nouveautés quand même ont déjà essayé tous les modèles et les ont exhibés pour le plus grand profit des autres ! On est fixé maintenant sur les effets produits, et les femmes raisonnables choisissent sûrement.

On sait que, si les carreaux font fureur, les teintes effacées l'emportent en distinction, et qu'avec les madras et les unis on arrive à si bien fondre les tons que l'œil reste charmé du résultat. On est assuré également du succès persistant du pli Bulgare, du tablier et des écharpes avec toutes les modifications possibles, suivant la fantaisie. Enfin, il est bien entendu que les femmes vont continuer à brider leurs jupons, en dépit de l'extrême gêne qui en résulte. Mais les couturières ne se préoccupent pas de si peu; pourvu que leurs toilettes soient dans le goût du jour, qu'importe le reste !

Une tenue correcte, en effet, comporte le renvoi complet de tous les jupons en arrière, depuis le premier jusqu'au dernier; leur ampleur reste ainsi accumulée dans un cercle étroit, et le corps, emprisonné comme dans un étai, se meut avec la plus grande difficulté, tandis que la traîne ondoie tout à son aise. Une femme sensée ne saurait exagérer le *bridage* en question (il faut bien inventer un mot pour une chose aussi nouvelle !); aussi a-t-on trouvé le moyen de tout concilier; il consiste à remplacer les cordons par des caoutchouc : la tension est alors subordonnée aux mouvements des jambes, qui ont une liberté d'allure plus complète, et par ce moyen la difficulté de s'asseoir ou de monter en voiture est écartée.

Le mouvement mondain des courses est toujours fort élégant et les tribunes du Jockey-Club présentent un coup d'œil séduisant lorsque le soleil se met de la partie, ainsi qu'il a la gracieuseté de le faire depuis quelque temps. Au premier abord, on ne distingue rien, sinon un ensemble de toilettes épanouies, dont les nuances se détachent comme éclairées par une lumière électrique : blanc de neige, crème, rouge, bleu, rose, biche, marron, tout cela est exquis; un vrai parlerre de fleurs ! Il n'est pas jusqu'aux hommes qui ne se mettent en frais de coquetterie; leurs chemises brodées ont de larges cols rabattus, et la blancheur en est rehaussée par des cravates de couleur négligemment nouées, et dont les bouts flottent agréablement; ils portent des habits en drap de fantaisie, à carreaux comme les nôtres, et souvent assez clair.

La note excentrique est toujours celle qui domine dans les toilettes de courses; on en peut juger par le costume que voici : — Japon à traîne et pli Bulgare en faille grise, rayé devant sur le milieu par une bande coulissée dont les deux bords forment la tête. Le tablier, divisé en deux parties, est en jolie fantaisie de laine, madras gris et bleu tendre, à filets jaunes. Chaque partie du tablier sort du coulissé, enveloppe les côtés du jupon, en le bridant, et se réunit derrière sur le pli Bulgare par un double coquillé. Celui-ci est entremêlé de coques en ruban bleu pâle et jaune. Corsage *Jeanne d'Arc* en madras, rayé au milieu du dos d'une double bande plissée

en faille grise, qui se perd en se confondant avec le pli Bulgare. Manches grises plissées en feuillets, garnies dans le bas d'un cornet ouvert et coquillé, orné de nœuds de rubans semblables à ceux de la jupe. Chapeau de paille, genre *chinois*, emboitant bien la tête, couvert de bluets pâles et d'épis de blé.

Ce chapeau, — nous en avons fait la remarque et d'autres avec nous, — jouit d'une vogue que nous ne comprenons guère. Posé très en-arrière, sans quoi que ce soit dessous, puisque son bord



P. N° 257 — CHAPEAU *Ophélie*.

Modèle de M^{mes} Moreau-Didsbury (boulevard des Capucines, 23).

Telle est l'opinion de...
d'une complaisance...
si bien les expansions de...
se fier à elle...
ne Dalrymple...
il suffit, pour cela, de la...
robe allant bien, mais les...
serait, le cas échéant...
ent assis, ses yeux...
à France, il y avait des...
femme était en...
manique pure;...
sa mère. Un...
ait se lever sur le...
traine.
ne l'agit, les...
rairie, entou...
distancés;...
d'attente...
fillette...
tablier en...
né de...
us noir et...
la maison...
is importants...
le conseil...
elles y...
e a depuis...
corrupte...
est le plus...
qu'elle...
avec...
lier de...
us acquisitions...
s'imaginer...
né et de...
opées...
beaucoup...
ou s'en...
er la maison...
saine, com...
trop recom...
seize années...
à toutes...
lement...
en prévi...
usage...
elle chevel...
en enfants...
er le...
étaient...
le de...
chez...
rue...
lisse, 11.
ons nos...
ment d'un...
général...
journal, d...
l'abonné...
clamations.
NAT & CH...
Paris, 12, rue...
de Monche...
ostumes, s...
GODARD et F...
D'impres...

touche les cheveux, et couvert de fleurs, il n'a vraiment pas grand caractère. Nombre de femmes de goût ne voudraient pas le porter; c'est peut-être pour cela, à vrai dire, que les autres l'adoptent!

Plusieurs toilettes blanches et noires attireraient les regards; une surtout. C'était une magnifique tunique, avec tablier et corsage cuirasse, en dentelle d'application blanche sur dessous de faille noire. Cette broderie d'un ton mat s'harmonisait au mieux avec les nœuds en ruban crème, mêlés de velours noir, qui en faisaient l'ornement. Ces nœuds étaient disposés à l'ouverture du corsage, sur les grandes poches carrées posées un peu en arrière, ou à la fermeture du tablier. Un chapeau de paille noire, garni de soie crème, entouré d'une écharpe à bouts effilochés de même nuance, avec touffes de géranium rouge, complétait cet ensemble élégant.

Nous passerons sous silence une toilette noire à larges rayures orange, plus extraordinaire que belle, mais nous devons mentionner un autre costume fort élégant: Jupons en faille bleu sombre, à traine et pli Bulgare rentré (c'est-à-dire formé dessous.) Tablier en cachemire des Indes de nuance assortie, rayé et entouré de galons brodés de paillettes d'acier bleuté. Des agrafes (sorte de cadenas en acier du même genre) ferment le tablier derrière à plusieurs places, de manière à laisser sortir en bouffants, dans leurs intervalles, la soie bleue du pli Bulgare. Corsage *Jeanne d'Arc*, en cachemire rayé d'acier bleuté, et manches en faille coulissée très-finement. Chapeau de paille de riz,

garni de galons d'acier bleu, avec demi-couronne de rosethé sur le devant.

Signalons, en terminant, quelques nouveaux tissus apparus à l'horizon des modes. Le *Surah-Madras* est une belle soie souple à carreaux, de teintes variées; la *Diamantine* est un taffetas cuit à mille carreaux de deux tons en toute nuance. Il y a aussi une quantité considérable de soies brochées, de matelassés souples, dont le succès croît de jour en jour.

Comme nouveauté magnifique, on trouve en ce moment le ruban à larges losanges en matelassé souple, armure croisée, remarquable par son éclat et son brillant coloris. Rien de plus élégant, lorsque, le prenant en grande largeur, on l'emploie comme écharpe; avec le plus étroit, on fait de charmants nœuds de corsage et de coiffure, et voilà une toilette rajeunie et transformée!

Mary d'AUBERVILLE.

Description de la gravure dans le texte

P. N° 257.

CHAPEAU *Ophélie* en paille anglaise. — Calotte ronde et passe plate; dessous, garniture de damas Renaissance bleu électrique, coulissé et bouillonné. Le sommet est couvert de coques en ruban marron, mêlées de feuilles de lierre et de fleurs de pommier, formant traine sur un catogan de ruban accompagné d'une rose.

CHAPEAUX ET LINGERIE

1. Chapeau de paille anglaise. — Calotte bombée, passe abaissée. Guir-

2. Chapeau de paille grise. — Calotte ronde et bombée; passe plate sur les côtés, relevée en diadème devant. Le côté représenté par le dessin est entouré d'une guirlande de fleurs variées, dite jardinière, tombant en



1. Chapeau de paille anglaise.

lande de myosotis tout autour, et groupe de coques en ruban crème disposées en arrière sur la calotte.



2 & 3. Chapeau de paille grise.

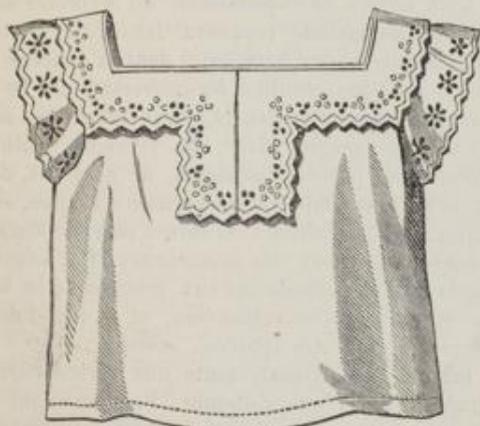
traîne derrière et qui prend pied sous un nœud en surah glacé, et violet bleu pâle.

3. Même chapeau que le précédent, vu de trois quarts. — Du côté opposé à la guirlande, le chapeau est entouré d'une écharpe en surah glacé, bleu



4. Chapeau de baptême.

pâle et violet, formant sur le devant un nœud d'où s'échappe une aile



5. Chemise de baby.

bleutée. Le diadème est doublé de surah et le bandeau est formé d'un nœud et d'une rose en branche.



6. Brassière en percale.

4. Chapeau de baptême, en mousseline. Doublure de soie blanche. Bavole en mousseline brodée à l'anglaise, doublé de soie. Bande de broderie coquillée sur le devant de la capeline, entremêlée de coques de ruban blanc étroit, et nœud derrière.

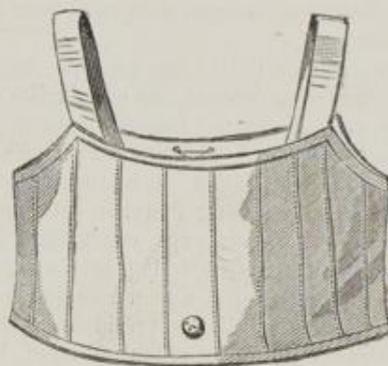
5. Chemise de baby, forme anglaise, en batiste, garnie d'un empiècement brodé à l'anglaise sur ses bords inférieurs. Les petites manches sont formées d'une bande brodée.



7. Brassière pour le premier âge.

6. Brassière en percale ou piqué blanc. — Col rabattu et parements aux manches, garnis de broderie anglaise.

7. Brassière pour le premier âge, en hazin ou piqué blanc, avec empiècement brodé dans le haut. Entre-deux en fine broderie avec feston au bord pour les manches et le cou.



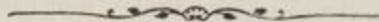
8. Corset de petit enfant.

8. Corset de petit enfant. — Ce modèle est établi en fort coutil, doublé et piqué par rayures rapprochées et régulières. Il est lacé derrière et muni de quatre boutons ainsi disposés: un devant, un derrière et un de chaque côté.



9. Bonnet de nuit.

9. Bonnet de nuit pour le premier âge, en piqué blanc et broderie mignonne.



CAUSERIE

Tandis que l'unique souci de certains personnages paraît être de pousser les hommes à s'entre-tuer, à se détruire les uns les autres, il en est qui mettent tout leur orgueil et consacrent leurs forces à chercher le moyen de préserver la vie humaine, de la protéger contre la nature elle-même. Ces derniers, serviteurs infatigables du progrès, de la science et de l'humanité, ne recueillent trop souvent pour prix de leurs efforts qu'une mort plus ou moins tragique, quand ne s'y joignent pas, comme autant de coups de pied de l'âne, les railleries impertinentes et les sottes moqueries de la bêtise humaine.

C'est une fois de plus l'histoire de la fatale ascension du *Zénith*, qui a coûté la vie à Sivel et à Crocé-Spinelli, épargnant comme à regret leur compagnon, M. Gaston Tissandier.

Cherchez bien pourtant, interrogez tout ce qui s'est passé ici-bas depuis cinquante ans, vous n'y trouverez pas de drame plus touchant ni plus terrible que cette catastrophe du *Zénith*. Nous n'avons pas à entrer ici dans le détail des faits, déjà connus de nous quelques jours ; la seule remarque que nous tenions à faire, c'est que ce dénoûment a vraiment quelque chose de surhumain. La mort de ces aéronautes fait pâlir jusqu'à l'antique fable d'Icare. Ce double foudroiement, inaperçu du troisième voyageur, se rapproche, par une allure épique, du supplice de ce Prométhée qui fut enchaîné sur le sommet d'un mont pour avoir voulu dérober le feu du ciel.

Eh bien ! il s'est trouvé des gens qui, sans savoir le premier mot de ce dont ils parlaient, ont eu le triste courage de dissertar à perte de vue, devant les tombes de Crocé-Spinelli et de Sivel, sur « la manière dont le malheur est arrivé » ; il en est même qui n'ont point hésité à blâmer, en haussant les épaules, la témérité de ces héroïques savants. Pauvres sots, qui ne se sont point aperçus que le deuil du pays condamnait les discours des gens bien portants si prompts à épiloguer ! La ville de Paris, toujours intelligente et généreuse, a tenu à ce que les deux victimes fussent ensevelies à ses frais ; le président de la République et l'honorable ministre de l'instruction publique, M. Wallon, ont considéré comme un devoir de se faire représenter à leurs funérailles, et tous les corps savants, tous les hommes qui ont un nom dans la science y ont pris part.

Ces derniers, à la vérité, plus faits que beaucoup d'autres pour saisir l'importance de ce déplorable événement, n'ont pas été seuls à en être touchés ; les esprits les plus agrestes en ont eux-mêmes instinctivement senti la grandeur. Un des témoins des suites de la catastrophe a transmis à l'un de nos amis un mot de paysan bien caractéristique.

— Eh ! qu'allaient-ils faire si haut ? demandait un fin laboureur à l'un de ses voisins.

— On dit qu'ils voulaient décrocher les étoiles, répondit l'autre.

Les paysans ne possèdent aucune notion d'astronomie : il n'y a donc pas à s'étonner qu'ils n'aient pas su deviner le sens scientifique de l'entreprise. Mais l'Europe lettrée a déjà placé les aéronautes du *Zénith* parmi les victimes glorieuses dont l'histoire conserve les noms. Depuis des siècles, la route de la science est semée de martyrs illustres. C'est pour constater jusqu'à quelle altitude l'air est respirable que Sivel et Crocé-Spinelli sont morts. Eux aussi ont payé de leur vie leur dévouement à la cause de l'humanité.

Un beau renom dans l'histoire, c'est bien ; mais il faut quelque chose encore dans la circonstance. Derrière ces deux morts, il y a pour l'un un vieux père inconsolable, pour l'autre une petite fille de dix ans qui était déjà à demi orpheline. La *Société française de navigation aérienne* a compris le devoir de solidarité hu-

maine que ces infortunes lui imposent. Des souscriptions sont ouvertes par les soins de cette compagnie : tout l'univers scientifique tiendra à honneur d'y prendre part. Et si une représentation extraordinaire est organisée à l'Opéra, comme il en est question, nous ne doutons point qu'elle ne dépasse dans son résultat toutes celles qui l'ont précédée.

Le théâtre et les lettres sont assez souvent éprouvés pour ne pas rester insensibles, aux pertes du monde savant : la mort ne vient-elle pas de leur enlever en même temps Mme Vandeuvel (Caroline Duprez), Couderc, Alphonse Royer, Léo Lespès et Octave Féré ! Le deuil, on le voit, est partout.

En dehors de ces tristesses, qui sont un des côtés de la vie, la chronique actuelle est toujours aux fêtes. Le soleil a beau rayonner et la verdure pousser aux arbres, les salons restent ouverts et font feu de tous leurs lustres. Peu à peu, le monde parisien en vient à la mode anglaise et, laissant l'hiver terne et vide, fait du printemps la vraie saison de réception. On a dansé un peu partout à Paris dans ces derniers temps, et l'on s'apprête à y danser encore.

Comme l'exemple est toujours contagieux, le monde diplomatique, assez terne cet hiver, paraît devoir se rattraper avec le beau temps. Il est question pour le mois qui commence, chez lord Cowley, d'une fête diurne, à la mode anglaise, qui fera sensation. De trois à six heures de l'après-midi, un orchestre installé dans le jardin de l'ambassade répandra dans l'air, tout chargé de parfums printaniers, des harmonies dont la douceur sera calculée de façon à ne pas troubler les conversations. De vastes corbeilles de rhododendrons fleuris, dans toutes les dégradations du violet au lilas presque blanc, de verveines multicolores, de roses précoces, de pensées colossales, de myosotis, de fuchsias, de phlox, et surtout d'admirables variétés d'azalées, — toutes les fleurs enfin dont la réunion se trouvera possible alors, — seront multipliées sous les yeux des promeneurs. Des sièges, disséminés dans le jardin, permettront aux groupes de se former çà et là : on se quittera, on se retrouvera, et le buffet deviendra un endroit de ralliement très apprécié.

Cette matinée réussissant, toute une série pourrait bien en être donnée à Paris ce printemps. Puisque nous prenons à l'Angleterre son temps de réception, il lui faut emprunter aussi son mode de réception.

En tout cas, on a de la duchesse Decazes la promesse d'une matinée qui tranchera un peu sur le ton ordinaire des réceptions : ce sera un bal d'enfants dont les honneurs seront faits par le jeune Élie Decazes et sa sœur Wilhelmine.

À propos des enfants de la duchesse, un de nos confrères du *Sport* nous conte une historiette qui mérite d'être rapportée.

Un des fermiers du duc arrive à Paris pour présenter ses devoirs à son maître et lui offrir un panier de fruits de premier choix. Il se présente chez le ministre, l'aurore à peine levée. Le duc dormait encore. On fait asseoir dans l'antichambre le brave homme qui s'empresse de déposer à terre son fardeau. La faction se prolongeant, notre campagnard se laisse insensiblement aller à un demi-sommeil. Tout d'un coup un domestique entre et le prévient que son maître l'attend. Il se redresse en sursaut et aperçoit alors, s'échappant de derrière son panier, un petit être aux vêtements chatoyants. C'était le singe des enfants du duc Decazes, qui n'a d'égal que celui de la duchesse de Sesto. Il ramasse son fardeau et entre chez le duc. Mais là, poussant un cri et montrant le panier vide à son maître :

— Faites bien excuse, monsieur le duc, dit-il, j'apportais des fruits à madame, mais votre petit garçon a tout mangé dans l'antichambre !

Si le duc en a ri, nous n'avons pas besoin de le dire !

LUDOVIC SAUVEUR.

TRIOMPHE DE LA LAIDEUR

Parmi les tableaux appelés à figurer au Salon, cette année, il en est un dont le sujet a fait jeter les hauts cris au jury, et qui sera une des sensations de l'exposition : il représente *la laideur*. Jusqu'ici, on n'avait incarné en peinture que la beauté ; il était juste que la laideur eût à son tour sa toile.

Il paraît que le talent déployé par l'artiste dans ce sujet ingrat fait de son tableau une œuvre de premier ordre, et pourrait bien faire médailler la laideur à l'exposition ; mais on entend d'ici les exclamations, pour ne point dire les protestations, du public devant cette toile.

En effet, parmi toutes les prétentions innées au cœur de la créature humaine, celle qui lui tient de plus près a pour objet son physique, et c'est pour qu'on n'y touche pas que l'homme, depuis le Paradis terrestre, a répandu le bruit qu'il était formé à l'image de Dieu.

Il y a une dizaine d'années, cependant, il se trouva jusqu'à cinq filles d'Ève, dans le plus grand monde parisien, pour se reconnaître hautement laides. C'était le temps où la princesse de Metternich se proclamait « le singe le mieux habillé de Paris. » Un certain soir, la princesse eut l'idée de fonder le club des laides. Les membres de ce cercle auraient eu pour mission de trouver tous les moyens possibles de combattre la laideur, artifices de toilette, jeux de physionomie, choix de l'attitude, inflexion de la voix, que sais-je encore ? et de la faire ainsi disparaître du parquet des salons ; puis, ce but n'étant pas encore assez philanthropique, de se réunir de temps à autre pour confectionner de petits ouvrages d'aiguille qui auraient fait le fond, chaque hiver, d'une tombola destinée à assurer l'établissement de filles laides et, surcroît de malheur, pauvres.

On voit que l'entreprise de la princesse était humanitaire à tous les points de vue. Elle reçut l'adhésion d'une comtesse qui porte dignement un nom littéraire estimé, d'une spirituelle marquise qui s'appelle comme un village des environs de Paris, d'une princesse russe fameuse par ses hivernages méditerranéens, enfin d'une baronne diplomatique et d'un esprit charmant, mais boiteuse comme le feu prince de Talleyrand, — et ce fut tout. Ces cinq vaillantes ne trouvèrent personne pour les suivre, et le club des laides ne vécut guère que la durée de la cigarette princière qui l'avait fait naître.

Dans une tentative du même genre, les hommes se montrèrent en Angleterre bien plus tenaces et bien plus braves que les filles d'Ève et parvinrent, eux, à fonder le *Ugly-club* (Club des laids). C'est un certain Hatchet qui fut le créateur de ce cercle. Entre autres avantages, ce Hatchet possédait un nez encore plus démesuré que celui du roi François I^{er} qui, cependant, dit Brantôme, « l'avait de deux doigts plus long que les plus longs nez de son âge. » Un jour, dans la rue, un garçon boucher accusa Hatchet d'avoir renversé, avec son nez, le panier plein de viande qu'il avait au-dessus de l'épaule, et il s'ensuivit une contestation judiciaire des plus curieuses.

Quoi qu'il en soit, le *Ugly-club* fonctionna pendant assez longtemps. Mirabeau en fut nommé membre honoraire pendant son séjour en Angleterre, et Jack Wilkes en fut élu président perpétuel sous le règne de Georges III.

Pour en revenir au tableau qui va être une des sensations du Salon, je dirai volontiers qu'il n'y a pas de femmes laides ; il y a seulement des femmes qui ne savent pas être jolies.

Je parlais un jour à Mme de T... de la collection de femmes jeunes et belles qu'on trouve toujours dans son salon : « Oh ! répondit-elle, ne vous illusionnez pas sur mon abnégation : je ne crains que les laiderons. Sûre d'elle, la jolie femme ne cherche pas à plaire, tandis que le laideron, lui, donne toujours campagne. »

Et le laideron a raison, car il remporte souvent la victoire, et quelle victoire alors ! Durable, complète, que rien ne peut entamer, — comme celle de la jolie femme à la merci de la plus petite ride ou de la moindre atteinte.

Ah ! la laideur, quel atout pour une femme si elle sait en jouer ! C'est son passe-partout, son firman, qui lui livre sans défiance l'accès de toutes les portes ; c'est le gage du degré de son triomphe, la garantie de sa stabilité, une fois qu'il est remporté. La femme laide ne conquiert pas seulement, comme la jolie femme ; elle asservit. *Vae victis !* malheur aux vaincus qu'elle fait, — c'est pour la vie.

Aussi, parcourez l'histoire du théâtre, jetez autour de vous le regard sur la scène, dans les salons : quelles sont les femmes qui ont fait les plus hautes fortunes, les plus aimées, les plus célèbres ? — Des femmes laides.

J'ai mille noms pour un à citer comme preuves. Mettez en parallèle, par exemple, la vie de Mlle Georges, la beauté même, et celle de Rachel, le laideron du génie. — Et dans l'histoire ! Comparez donc la destinée de Mlle de La Vallière avec celle de Mme de Maintenon.

Malheureusement, nul n'est content de sa fortune, ni mécontent de sa figure, et le sentiment de leur visage est ce qui manque le plus chez les femmes laides.

C'est ce qui rassure les jolies femmes !...

BACHAUMONT.

THÉÂTRES

ODÉON. — Le succès de *la Fille de Roland* à la Comédie-Française a ramené du côté de l'Odéon le goût des pièces en vers : c'est là, sans aucun doute, ce qui nous a valu la représentation d'*Un drame sous Philippe II*, quatre actes de M. Georges de Porto-Riche.

Quelque envie que nous en puissions avoir, il nous est impossible de raconter ici le sujet de cet ouvrage : son intrigue, comme il arrive dans la plupart des pièces qui se jouent aujourd'hui, se déroule en effet sur un terrain scabreux où la morale se trouve mal à l'aise.

Pourtant, sur ce terrain même et au milieu de graves disparates qui révèlent la jeunesse et l'inexpérience de l'auteur, on sent souvent une touche vigoureuse et emportée qui ne laisse pas de donner des promesses ; on sent aussi une indignation générale qui fait concevoir l'idée la plus favorable du caractère de l'écrivain et qui, à plusieurs reprises, a provoqué les manifestations de l'honnête public de l'Odéon.

L'unique rôle de femme qui traverse ces quatre actes a eu la bonne fortune de trouver dans Mlle Rousseil une interprète remarquable, et la pièce lui doit une grande partie de son succès.

GYMNASE. — Rien de plus curieux, de plus singulièrement attachant, de plus chimérique aussi, que le roman de M. Victor Cherbuliez, *Le comte Kostia*. Ceux qui l'ont lu comprendront sans peine qu'il ait fallu toute l'habileté de M. Raymond Deslandes pour l'adapter à la scène, et ce n'est pas la faute de ce dernier si ce conte inénarrable ne s'y est qu'imparfaitement prêté.

Rude épreuve, au demeurant, pour les excellents acteurs du Gymnase, qui ont fait de leur mieux, — Mlle Tallandiera surtout. Depuis son début, sa voix s'est accordée, son jeu s'est assoupli ; elle ne montre plus seulement de la fougue, mais du charme et de la tendresse. — Pradeau est bien amusant en pope ; Rabelais en rirait.

HOP-FROG.

PLANCHE G. N° 508. — DESCRIPTION, PAGE 215.



CONFECTIONS POUR TOILETTES DE PROMENADE
Modèles des Grands Magasins du Paradis des Dames (rue de Rivoli, 8 et 10).



H. de la Roche
 Le Roy, imp. r. des Marais, 68.

Ad. Goubaud & Fils Ed^{rs} Paris
 1224

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Etouffes des M^{lles} du Paradis des Dames, r. de Rivoli 8 et 10 - Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon
Reviste pour Robes de la Compagnie Irlandaise, r. Croisot, 36 - Tapons et Emmanches de P de Plument, rue Vivienne, 33
Parfums de la M^{lle} Violet - Embras de la M^{lle} de Commission Lasalle & C^{ie} r. Louis-le-Grand, 25.

Sold at Stationer's Hall.

LONDON, Ad. Goubaud & Son, 30, Henrietta Street, Covent Garden W.C.



PLANCHE G. N° 519. — DESCRIPTION, PAGE 215.



TOILETTES DE PROMENADE
Modèles de Mlle Adolphine Koenig, (rue Monsigny, 19).

LA GÉNÉRALE

(NOUVELLE. — FIN.)

Moitié artisan, moitié artiste, Gérard était un de ces hommes qui, passionnés pour leur profession, s'y consacrent de tout cœur. De là certaines connaissances spéciales, beaucoup d'habileté, des mœurs austères. Ses traits accentués, son front chauve et sa barbe grise lui donnaient des airs d'anachorète. Vieilli dans le célibat, sans parents, menant une vie presque solitaire, il s'était pris d'une affection paternelle pour Barnabin, qui la lui rendait du reste. Ils étaient bien, et dans la plus large acception de ces deux mots, l'élève et le maître, celui-ci s'appliquant à former tout à la fois l'esprit et la main de celui-là. Il en avait fait non seulement un ouvrier, mais un homme, doué comme il l'était lui-même d'une droiture à toute épreuve et d'un rare bon sens. Parmi les ébénistes et les antiquaires, personne qui ne lui rendit hommage. On le choisissait pour arbitre dans les différends; on le surnommait *Gérard le Puritain, saint Gérard*.

C'était un spectacle vraiment touchant que de les entendre causer, que de les voir travailler tous les deux. Le jeune garçon hésitait-il à comprendre ou à exécuter quelque chose, un mot que répétait souvent le vieillard suffisait pour lui communiquer l'intelligence et le courage.

— Hardi ! Barnabin, hardi !

Sur ce même stimulant, l'élève se fût allé jeter dans le feu pour faire plaisir au maître.

Le patron, après avoir mis la besogne en train, s'en retourna à Paris. Le général avait su apprécier ce caractère. Au moment du départ, il lui dit avec émotion :

— Maître Gérard, la paralysie ne me permet pas de vous tendre la main : donnez-moi la vôtre et n'oubliez pas que je suis votre ami.

Barnabin l'accompagna jusqu'à la station. C'était, depuis trois années, la première fois qu'on se quittait. Aussi, peu de paroles, mais le cœur gros. Comme le train se remettait en marche, le vieillard se pencha en dehors de la portière pour jeter à son élève ce dernier encouragement :

— Hardi !

XX

Les révolutions n'y vont pas de main morte. Il y avait du travail au moins pour six mois.

Barnabin s'y mit avec ardeur. Il était reçu à la table du général, qui, les jours de beau temps, le renvoyait au dessert en lui disant :

— Va te promener, mon garçon, toi qui as des jambes.

Mais les soirées de pluie se passaient ensemble au salon. Madeleine lisait à haute voix quelque article intéressant ou bien faisait causer Barnabin, surtout de maître Gérard.

— Est-il à son aise ? demanda-t-elle un jour.

— On ne manque jamais de rien, répondit Barnabin, quand on est sobre, travailleur et désintéressé comme lui. Sans sa bonté trop grande, il serait déjà riche.

— Vraiment ? fit le général.

— On ne se figure pas ce qui se gagne aujourd'hui dans l'antiquaille; un engouement, la mode ! Avec cela que maître Gérard tait autorité. C'est à qui le chargera de ses réparations, des acquisitions. S'il voulait se donner la peine d'amasser un petit capital il arriverait promptement à la fortune ! Mais je le forcerai bien à prendre ce chemin-là... patience !

— Ah ! ah ! tu es ambitieux, toi ?

— Oui, pour lui. Il a pris soin de ma jeunesse; à moi de le dorloter sur ses vieux jours... et j'y songe.

— C'est bien, mon ami, j'aime à te voir de tels sentiments.
— Si j'en avais d'autres, je ne serais encore qu'un pas grand'chose.

A plusieurs reprises, Madeleine lui avait offert de l'argent.

— Merci, disait-il, le patron m'a garni le gousset.

— Toujours la même fierté !

— Faites excuse, madame... mais vous me traitez tellement en enfant gâté, qu'ici je n'ai vraiment besoin de rien.

— Cependant, ton salaire...

— Ceci regarde maître Gérard; vous réglerez avec lui.

Au bout de six semaines, maître Gérard revint inspecter les travaux.

Il se montra enchanté de son élève.

— Général, dit-il, ce gamin-là vous refait du vieux neuf.

Effectivement, quelques meubles ressuscitaient déjà, plus jeunes et plus antiques à la fois qu'ils n'avaient jamais été.

Le patron passa au château quelques jours, pendant lesquels Barnabin crut remarquer entre la générale et lui des entretiens mystérieux, comme une secrète entente.

— Gageons, pensa-t-il, qu'on me ménage quelque surprise...

Puis songeant à la conscription, qui le menaçait en ce moment :

— Peut-être bien m'acheter un homme ?

Mais le tirage ayant eu lieu dans l'intervalle, il apprit, à n'en pouvoir douter, que maître Gérard avait amené pour lui un bon numéro.

Un mois plus tard, seconde visite de maître Gérard, et nouvelle remarque de Barnabin. Le général lui-même prenait part aux conciliabules. Un jour où l'on avait roulé son fauteuil dans le fond du parc, Barnabin les y surprit tous les trois. Ils avaient l'air de conspirateurs. Madeleine semblait insister, maître Gérard hésiter encore. A son approche, on échangea des signes, et la conversation prit une tout autre allure. Evidemment, on se cachait de lui. Mais pourquoi ?

Après le départ du patron, qui, cette fois, ne devait plus revenir, il fallut quelques semaines encore pour achever la restauration du mobilier.

C'était maintenant l'automne. Les soirées devenaient froides. On les passait en famille, comme disait la générale. Tantôt elle tenait les cartes de son mari, faisant un piquet avec Barnabin, tantôt la lecture ou la conversation abrégait les heures. Une intimité plus étroite encore s'ensuivit. Parfois les intelligentes réparties du jeune ouvrier étonnaient ses hôtes. L'espèce d'éducation qui se révélait en lui, comment avait-elle pu se produire ?

— C'est l'œuvre de maître Gérard, répondait-il, sans compter les précieux enseignements dont vous avez bien voulu m'honorer depuis six mois. J'en garderai toujours le souvenir.

Enfin l'heure de la séparation définitive arriva.

— Embrasse-nous tous les deux, mon enfant, lui dit le général, nous ne t'oublierons pas non plus.

— Je ne te remercie pas, ajouta Madeleine d'un air étrange, et cette fois je ne t'offre rien. Mais, nous l'espérons, tu seras content de nous.

— Ah ! oui, pensa Barnabin, la surprise !

Il était loin de s'attendre à celle qui lui était réservée.

XXI

Arrivant à Paris le matin, Barnabin se dirigea tout aussitôt vers l'humble boutique de maître Gérard.

Elle était fermée.

— Tiens pensa-t-il, le patron se lève tard aujourd'hui... Peut-être est-il souffrant. Ne le réveillons pas.

Et, posant sa valise sur le trottoir, il s'assit dessus.

Mais un voisin, sortant de chez lui, l'interrogea :

— Que diable fais-tu là, Barnabin ?

— J'attends que maître Gérard ouvre sa porte.
— Eh bien! mon garçon, tu attendrais longtemps. Il ne t'a donc pas écrit qu'il avait déménagé?

— Déménagé!
— Pour s'agrandir... et tu m'en diras des nouvelles!
— Mais depuis quand?
— Depuis plus d'un mois.
— Connaissez-vous sa nouvelle adresse?
— Parbleu! fit le voisin, qui la lui désigna.

C'était dans l'un des plus riches quartiers, dans l'une des rues les plus commerçantes de la capitale.

Barnabin, tout intrigué, campa sa valise sur son épaule et se remit en marche.

Au numéro indiqué se trouvait un superbe magasin, tout battant neuf et rempli de meubles rares, de curiosités précieuses.

Au fond, dans un vaste atelier, une dizaine d'ouvriers étaient au travail.

Notre voyageur ne pouvait en croire ses yeux. Mais le doute n'était pas permis. Au-dessus de la porte, sur une plaque de marbre, on lisait cette enseigne:

GÉRARD ET BARNABIN

ÉBÉNISTES D'ART

Enfin le maître parut, tendant les bras à son élève.

Tout en s'empressant de répondre à ce cordial appel, Barnabin murmura:

— Pincez-moi, patron, je rêve.

Le bonhomme Gérard répliqua:

— Ah! ah! tu prétendais me faire une vieillesse dorée... Moi, je veux lorsque Dieu me rappellera, te laisser une fortune!

Puis, le poussant vers l'intérieur du magasin:

— Mais entrez donc chez nous, monsieur mon associé!

— Gageons, fit Barnabin en se laissant tomber dans un grand fauteuil seigneurial, gageons que c'est le général qui vous aura donné de l'argent?

— Prêté! fit le fier artisan; c'est notre commanditaire, et nous le remboarserons promptement, avec les intérêts. Quant à la reconnaissance, je n'ai pas besoin de te la recommander pour ta part.

— Hardi! conclut à son tour Barnabin.

XXII

Les prévisions de maître Gérard se réalisèrent. On s'établissait au moment des gros gains faciles et des fantaisies luxueuses. L'expérience, l'habileté, la droiture des deux associés leur attirèrent non seulement les amateurs sérieux, mais encore toute cette clientèle de boursiers enrichis, de fonctionnaires grassement appointés, de grandes et de petites dames qui se passionnaient alors pour l'antiquaille et pour le bibelot. Les moins exigeants voulaient avoir au moins de l'imitation. La fabrique Gérard et Barnabin s'éleva. Gérard et Barnabin furent à la mode. En moins de dix années, ils devinrent riches.

C'était, par l'éternel revirement des choses d'ici-bas, tout le contraire chez le général. L'empire lui fit expier son dévouement à la monarchie de Juillet. D'autre part, sa fortune se trouvait placée dans diverses industries qui périrent à la suite de la révolution de 1848. On exploita sa trop grande générosité. La ruine fut presque complète. Un moment, il fut question de vendre le château. Pour le conserver, Madeleine sacrifia ses diamants.

— Tu vois, dit-elle à Barnabin, que c'est nous qui sommes tes obligés. Mon mari te devra la satisfaction de ses derniers jours.

Hélas! ils arrivaient. Par une douce soirée de l'automne de 1863, le général s'éteignit, les yeux fixés sur Madeleine, en lui murmurant ce suprême adieu:

— Merci!

Elle avait à peine quarante-cinq ans. L'austérité de sa vie, ses cheveux déjà presque tout blancs, sa beauté de matrone antique, sa bienveillance et sa charité lui donnaient un aspect vénérable. Ceux-là même qui ne la connaissaient pas sentaient, rien qu'à la voir, que c'était une intelligente et sainte femme, qu'il fallait respecter, qu'il fallait aimer.

Sa pension de veuve et quelques débris de fortune lui permettaient encore une modeste aisance, mais rien de plus. Les anciens amis du général lui restèrent fidèles, y compris maître Gérard et Barnabin. Bien qu'elle demeurât au Marais, fréquentes étaient les visites. Un soir par semaine, le salon était trop petit. C'était un des derniers salons où l'on causait.

Parfois, cependant, la vie lui semblait triste. La vieillesse surtout l'effrayait. Pas d'enfants, pas de famille! A cette âme toute de dévouement, il fallait une affection, quelque douce tâche à remplir.

Mais, direz-vous peut-être, et Granville?

Pour mieux faire comprendre ce qui va suivre, nous allons y retourner un instant.

XXIII.

On se le rappellera, la Césarine était restée seule avec une petite fille.

Grâce aux libéralités du général, rien ne manqua à la mère pour élever son enfant.

A chaque instant, Madeleine envoyait des cadeaux, des souvenirs. Une fois — c'était au premier temps de son mariage — elle ne put résister au désir de revoir son pays, d'embrasser sa sœur.

Elle arriva donc à l'improviste dans cette chaumière où elle était née. Du premier regard, elle comprit qu'on ne lui pardonnait pas son élévation. La marâtre était une de ces femmes dont la jalousie, la rancune et l'injustice sont éternelles.

Cependant Madeleine caressait la fillette, qui, de ses grands yeux étonnés, indécis, regardait en dessous la belle dame.

— Ah! murmura-t-elle, si vous vouliez me donner cette enfant, je me chargerais de son éducation, de son avenir.

Avec une brusquerie farouche, avec un regard étincelant de haine, la Césarine reprit vivement sa fille et s'écria:

— Est-ce que vous n'avez pas assez de richesse et de bonheur, vous? Est-ce que vous êtes revenue pour me prendre ma petite? Sachez-le bien, moi vivante, on ne nous séparera jamais... jamais!

La générale sentit qu'il devenait inutile d'insister davantage, et que tout était fini, bien fini. Elle s'en retourna le cœur triste.

Des années s'écoulèrent sans autre rapprochement. Vers le milieu de 1847, Madeleine reçut une lettre lui annonçant le prochain mariage de sa sœur. On demandait une dot et la protection du général, car le prétendu faisait partie de l'administration des douanes. Il viendrait, à la prochaine occasion, présenter ses hommages à son beau-frère.

Par malheur, dans notre France, l'homme propose et les révolutions disposent. Celle de Février souffla sur le château de cartes du nouveau marié. Il perdit tout d'abord sa place; puis, au coup d'état, il fut envoyé à Cayenne.

Sa jeune femme était sur le point de devenir mère. Le saisissement, le désespoir lui donnèrent le coup mortel, et la Césarine se trouva de nouveau seule auprès d'un berceau.

Il va sans dire que le père n'en devait pas revenir non plus.

C'était aussi pour Madeleine un temps d'affliction et de ruine. Elle n'en écrivit pas moins à Granville que ce qu'elle avait fait pour sa sœur, elle le ferait également pour sa nièce.

Elle osa même plus tard demander cette enfant à sa grand-mère.

Cette fois encore, la Césarine répondit:

— Jamais ! c'est mon seul bien, à moi ; je le garde.
Et les choses reprurent leur cours, comme devant.
Nous avons dit la fin du général, et quel était depuis lors l'amer isolement de sa veuve. Mais, tôt ou tard, le ciel prend en pitié les nobles cœurs. Un jour, grande nouvelle... apportée sous enveloppe au timbre granvillois. La Césarine venait de mourir. On demandait à la générale ses ordres relativement à sa nièce Jeanne.

Elle jeta vivement un châle sur ses épaules et se fit conduire à la gare du chemin de fer.

Dans la salle d'attente, elle rencontra Barnabin.

— Que se passe-t-il donc ? demanda-t-il ; votre front rayonne comme lorsque vous avez en tête une bonne action. Je demande à en être. Pourquoi ce voyage ?

— Ah ! fit-elle tout émue, c'est juste, vous ne saviez pas, j'hérite !

— Une fortune ?

— Non, répondit-elle, un enfant !

XXIV.

Par malheur, cet enfant avait déjà dix-huit ans.

Il était trop tard pour la métamorphoser en demoiselle.

De beaux yeux, de belles dents, la fraîche carnation normande. Mais une vraie Granvilloise, sauvage et maritime en diable, et qui semblait bien plutôt faite pour *pêcher* la salicoque sur les grèves que pour briller dans un salon.

En outre, dès les premières heures passées ensemble, la générale sentit bien que sa nièce n'avait pas appris à l'aimer. Vainement Madeleine disait : « ma fille », Jeanne répondait toujours : « ma tante ».

— Mais, appelle-moi donc ta mère, s'écria enfin Madeleine, c'est une mère que Dieu t'a rendue. Prends confiance, aime-moi bien, mon enfant ; tu verras que nous serons heureuses l'une par l'autre.

Si Jeanne n'avait pas la beauté de Madeleine, du moins elle en avait le cœur. Les fâcheuses préventions léguées par la Césarine s'effacèrent promptement, ainsi que ces neiges printanières qui fondent au premier rayon du soleil, et le rêve de Madeleine se réalisa.

Quant à l'éducation, ce fut autre chose. Jeanne se civilisa bien quelque peu. Elle s'habillait comme toutes les jeunes filles de son âge. Dans son parler, dans ses manières, rien ne choquait plus. Elle montrait du bon sens, du tact et parfois même de l'esprit. Mais il fallait lui faire violence pour qu'elle descendit ou restât au salon. Elle ne se plaisait, elle ne se sentait vraiment à son aise qu'avec maître Gérard et l'ami Barnabin.

Ils étaient de ce monde, ceux-là. Rien ne les avait changés, ni la fortune, ni les honneurs. Gérard avait été décoré lors de la première exposition universelle ; à la suite de la seconde, Barnabin venait de l'être à son tour. C'était un beau garçon de trente-cinq ans, toujours garçon.

Cependant, avec les années, son associé vieillissait et la générale aussi.

Souvent ils avaient échangé cette mutuelle confiance :

— Je voudrais bien trouver une femme pour mon fils adoptif, disait celui-ci.

Celle-là :

— Je ne trouve pas un mari pour ma Jeanne.

Un jour qu'elle laissa échapper devant Barnabin ce même vœu :

— Peut-être cherchez-vous trop haut ? hasarda-t-il.

— Que veux-tu dire ? fit-elle toute surprise. Parle franchement, quelle est ton idée ?

— Dame ! il est de par le monde autre chose que la diplomatie, l'armée, le conseil d'état et autres pépinières où se cultivent les

filis de famille ; par exemple, l'industrie et tous ses travailleurs, fils de leurs œuvres, qui ne demandent pas de l'argent au pays, mais qui lui en rapportent.

— Achève.

Barnabin hésitait maintenant. Sous le regard investigateur de la générale, il avait rougi.

Tout-à-coup elle se frappa le front, comme avec la surprise et le regret de n'avoir pas deviné plus tôt.

Le pauvre garçon n'osait plus même la regarder maintenant.

Ils étaient seuls.

— Hardi ! fit-elle avec l'intonation de maître Gérard.

— Ah ! s'écria Barnabin, vous m'avez compris... Le patron viendra demain.

Et, tout confus, sans vouloir s'expliquer davantage, il s'enfuit.

Faut-il ajouter que, deux mois plus tard, Jeanne s'appelait madame Barnabin !

XXV

Il y a quelques jours, un baptême avait lieu à l'église Saint-Paul.

Maître Gérard était le parrain, la générale était la marraine.

— Ce chérubin, dit-elle en lui montrant l'enfant, réalise notre espérance à tous les deux... nous voici grand-père et grand-mère.

Ch. DESLYS.

LE MONOLOGUE DE LA TOILETTE

Dix heures ! C'est affreux de ne pas pouvoir se réveiller plus tôt. Je dis tous les matins que je ne me rendormirai pas après mon thé. Et je me rendors ; c'est fatal. J'ai pourtant une journée terrible. D'abord la messe de mariage de Robert. C'est toujours très drôle de voir se marier un homme qui sent que derrière son dos il y a une vingtaine de regards moqueurs attachés sur son ex-insupportable personne.

L'eau est trop froide, vraiment ; ce n'est plus un bain tiède, c'est un bain glacé. Les amandes sont mal pilées. L'eau n'est pas assez blanche. J'ai fait bien des essais pour les frictions après le bain. Comme parfum, l'eau de Chypre est délicieuse ; mais certainement la simple eau de Cologne est plus saine. Entre les deux, j'ai agi comme le gouvernement : Voulez-vous le duc de Broglie ? il est suave ; préférez-vous M. Dufaure ? il est robuste ; j'aime mieux le duc Decazes. Entre l'eau de Chypre et l'eau de Cologne, j'ai opté pour la verveine. Mais je ne m'en servirai plus, j'ai mes raisons pour cela. Rien au monde ne ravive mes souvenirs comme les parfums. J'ai pris la rose en grippe parce que Mme Duchamp l'a adoptée. Quand je sens cette odeur, il me semble qu'elle va entrer ; j'en ai mal au cœur. Au contraire, un panier de fraises, un bouquet de roses, et je ne sais quel délicieux mélange de Jockey-Club et de poudre d'Iris me grisent comme un verre de vin de Champagne. Ces trois parfums-là me feront pleurer, quand ils ne me feront plus sourire.

Quelle robe mettrai-je pour cette messe de mariage ? J'ai vu chez Fancy aujourd'hui une robe de soie Louis XVI, couleur crème, à petits bouquets incarnadins. Que c'était donc joli ! La tunique jetée sur une jupe à traîne en faille mousse, avec les draperies en soie crème à bouquets, le corsage carré avec des nœuds mousse, et le tout garni de dentelles écruées, en cascades, semées de nœuds vert mousse. Il faut la comtesse d'Egmont pour porter cela.

Si charmantes, ces nuances indécises ! On ne sait si c'est rose, si c'est mauve ; c'est comme un cœur de femme qui change à chaque reflet du ciel. Et le bleu noir qui ressemble à des yeux

d'Orient ! Et le bleu d'eau, pareil à certains yeux de ma connaissance, tantôt gris, tantôt azur pâle, tantôt vert, tantôt ardoise ! On mêle le vert mousse au bleu noir. Ce n'est pas laid, et le rouge sombre, qui suit les plissés de gaze noire, a l'air d'un incendie éteint, d'un rubis sous un voile de crêpe. Je suis comme Mme de Léry : je ne peux pas souffrir l'azur. C'est certainement une couleur naïve ; mais ce mauve, ce rose timide, ce vert agonisant, rêveur, cette fleur de lin à reflets d'aurore, cette brume, ces nuages, ce bois de roses, cette aile de colibri, cette plume de paon, tout cela est bien original.

Quant au collant des robes, c'est pour moi la plus belle idée artistique qu'on ait eue depuis vingt ans. On refait un peuple tout bonnement avec un simple changement de mode. Cela ne va pas bien à tout le monde ; mais la marquise, par exemple, était-elle ravissante à sa grande soirée dans son fourreau de matelassé cuisse de nymphe émue, avec une profusion de volants de crêpe lisse derrière, et ses longues branches d'œillets rouges jetés en rayons sur la jupe !

Je n'aime décidément pas cette nouvelle coiffure, l'autre m'allait mieux. Tous les cheveux relevés sur le front, comme ceux de la duchesse de Bourgogne, avec à peine deux anneaux à la racine, exigent un petit front, pas trop carré. On essaiera ce qu'on voudra, rien ne sera jamais piquant comme ses bouclettes un peu folles, voisinant avec les sourcils, comme cet heureux désordre sorti d'un art très-compiqué. J'aime aussi la Récamier avec le nœud de cheveux sur le sommet de la tête, et le grand papillon de Psyché, voltigeant dans les boucles.

Après ma messe de mariage, j'irai voir Jeannine. Ensuite, chez la duchesse pour sa loterie de charité. . .

Les chemises qu'on fait à présent ne sont plus des chemises, ce sont des bustes en dentelle avec une petite jupe en batiste et un volant de dentelle à la jupe de batiste. J'attends le moment où on supprimera l'étoffe. Je ne sais pas qui peut porter des pantalons de foulard blanc. Pour ma part, j'aimerais toujours mieux la batiste ; quant aux jupons de soie molle couverts de valenciennes, ils ont mon approbation.

Je disais donc : chez la duchesse pour sa loterie de charité.

Jamais je n'obtiendrai de ma lingère de faire des jupons plaqués sur le ventre et bien dépliés en queue de paon derrière. Cela bouffe devant, c'est horrible ! on me prendrait pour la mère Gogogne. Et puis, c'est trop long, on ne voit pas les pieds ; c'est ce que j'ai de mieux : encore faut-il ne pas les mettre dans une armoire.

Les bas ? pareils à ma robe, et mes souliers Louis XV en cailoux du Rhin. Ces souliers-là brodés de blanc avec ce grand nœud, c'est tout à fait gentil. J'aime encore bien les souliers en chevreau de couleur, assortis à la robe comme les gants. Et toutes ces barettes avec les souliers de satin noir, comme cela va ! Pour les talons, on dirait les échasses des Vénitienues. Mais il faut être juste, on n'a plus de pied.

Quelle robe, voyons ? la bleue marine, avec les galons d'argent ? la grise, garnie de plumes naturelles ? la noire à tablier de jais et d'acier ? Cela m'est égal. . . Ah ! je mettrai la rose pâle brodée de primevères et de feuillage marron, et ma capote de paille de riz à reines-marguerites. Avec cela, si je ne suis pas jolie, ce ne sera pas ma faute.

WILLY.

Description des gravures dans le texte.

G. N° 508.

CONFECTIONS POUR TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Jupou ras-terre en taffetas couleur prune, entouré dans le bas d'un volant froncé ; celui-ci est surmonté d'un autre volant en surah gris posé presque à plat, dont les bords sont dentelés en feuille de rose ; une large ruche grise forme la tête

du tout. — Le corsage (qu'on ne voit pas) et le tablier sont en surah gris à bords dentelés. — Gracieux vêtement supplémentaire en sicilienne noire, formant une pélerine qui derrière ne dépasse pas la taille, et qui devant est drapée et fixée aux pièces de la taille ; car les pans en ont, et leurs côtés, se prolongent derrière où ils se réunissent sous un nœud de ruban. Ce joli modèle est ouvert en châle, puis fermé avec un nœud à bouts flottants ; nœuds papillon de chaque côté, et ruches de dentelle noire sur tous les bords. — Lingerie ouverte en batiste et dentelle. — Chapeau de paille de riz, garni de ruban couleur prune formant des nœuds papillon au sommet devant et au bas de la calotte derrière. Nœuds dessous et guirlande d'églantines blanches entremêlées.

2. Robe de taffetas saumon. — Jupe à traîne et pli Bulgare, sur le milieu duquel court un coquillé de plissés en même étoffe. Le devant est orné de trois tabliers superposés, entourés de volants à gros plis doubles espacés ; l'extrémité inférieure de ces tabliers est relevée et fixée sous un double biais posé sur la largeur de côté du jupon. Ce biais part des tabliers pour se perdre sous le pli Bulgare. — Confection Parisienne en sicilienne noire sans pinces devant, ajustée derrière « genre tailleur », ouverte en châle dans le haut, avec écart du bas, tout encadré de ruches de dentelle noire ornées d'une petite passementerie marabout sur le pied. Bouclettes en ruban à bouts flottants au milieu du dos. — Chapeau en crin tout blanc, couvert dessus et dessous de traînes de coquelicots.

G. N° 519.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Robe princesse en taffetas gris perle, à traîne et unie ; volant et nœud au bas de la manche. — Blouse russe (même modèle, vu de dos, que celui de la gravure coloriée n° 1224 annexée au journal). Toute la grâce de cette tunique est dans la coupe exceptionnelle du corsage, qui laisse à découvert, en grande partie, celui de la robe. Le dos de la blouse russe, très étroit, tient juste la largeur du pli double de la tunique, laquelle se développe ensuite en élégants drapés. Ceux-ci sont soutenus par l'écharpe en faille qui ressort des côtés pour former un large nœud derrière. Une ceinture de taille, assujettie en dessous au corsage, ferme le vêtement sous le bras. Une passementerie perlée orne les côtés ouverts de la blouse et ceux du dos. — Lingerie ruchée en mousseline ou batiste. — Chapeau de paille de riz blanche, à large passe soulevée sur les côtés. Une écharpe en surah noir entoure la calotte, qui est basse et plate ; des groupes d'œillets blancs ornent le haut et le bas. Diadème d'œillets blancs posé sur un couléssé en faille noire devant.

2. Jupou à traîne courte, en taffetas de laine lilas uni, entouré de deux volants froncés que surmonte un volant plissé. — Tunique tablier en écossais de nuances assorties, lilas, violet et blanc. Cette tunique est montée sans plis ; au lieu d'être plissé, le haut retombe en formant un coquillé, et le bas se termine en pointes. Une broderie anglaise court sur tous les bords. Deux coques avec un seul pan, en étoffe écossaise, le tout tombant et garni de bandes brodées, ornent le milieu derrière. — Corsage cuirasse en écossais ; ruches dans le haut, parement uni et croisé au bas, avec broderies anglaises sur tous les bords. — Lingerie ruchée en dentelle blanche. — Chapeau de paille à fond mou, en broché de soie violette. Coques de ruban dans le haut avec une rose thé, même groupe dans le bas. La passe, enlevée, est doublée de violet, avec tour de tête en tulle blanc et rose thé sur le côté près des coques de ruban violet.

Description de la planche coloriée n. 1224.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Jupou ras-terre en faille gris perle, sans gariture, monté avec le pli Bulgare derrière. — Tunique en cachemire de même nuance, divisée en deux parties. Chacune de ces parties, coupées comme un châle, présente deux aspects différents : l'un des côtés est uni, l'autre couléssé très finement ; les bords sont entourés de guipures et de franges bien assorties aux nuances. Ces deux châles (appelons ainsi la tunique) sont entre-croisés devant ; la pointe toute couléssée de l'un tient le milieu du devant, et la partie unie de l'autre traverse le haut, pour s'y fixer derrière sous un coquillé de ruban assorti. Enfin, la pointe couléssée du second châle tombe au bas du jupon derrière. — Corsage en cachemire avec un plastron couléssé, encadré d'une guipure grise qui suit le bord inférieur de la basque par derrière. Manche unie jusqu'au coude, toute couléssée ensuite, puis terminée en un cornet uni, avec nœud de ruban et guipure. — Col et sous-manche en toile, et cravate grise. — Chapeau de paille gris à passe plate. Groupe de coquelicots dessous. Fond mou en foulard gris et panache de plumes ombrées cascadeant derrière.

2. Robe de taffetas vert marine. — Jupe à traîne, entourée de trois volants plissés. — Même ornementation au bas des manches. — Blouse russe (même modèle, vu devant, que celui de la gravure dans le texte G. n° 519) en sicilienne ou cachemire noir, coupée de forme princesse devant et derrière. Le dos, sans petits côtés, est extrêmement étroit et forme une simple bande au milieu ; le devant est également étroit et décolleté, et l'écharcure des côtés est telle, que le corsage de dessous ressort presque

entièrement, ainsi que les hanches. Un large entre-deux, en guipure perlée de jais, entoure tous les bords, avec une frange en beau cordonnet dans le haut devant et derrière. Colletterie ruchée et montante en sicilienne. La jupe, très ample, est bridée par une écharpe en faille noire, qui traverse les côtés en passant dessous, pour ressortir un peu plus loin et venir derrière former un nœud à bout tombant destiné à soutenir le poids des draperies. Entre-deux perlé sur tout le bord inférieur. Lingerie ouverte, en batiste et dentelle blanche ruchées. — Chapeau de crin noir, à passe baissée à la Marie Stuart, relevée sur les côtés et bordée d'un entre-deux perlé de jais. Grande plume grise contournant la calotte; coques de faille noire et aile rouge derrière.

REVUE DES MAGASINS

Au Paradis des Dames! — Ne voilà-t-il pas un titre bien tentant? — Il l'est, en effet, si nous en jugeons par l'affluence considérable des femmes qui, des quatre coins de Paris, viennent visiter ces magasins du vrai bon marché.

Après le joli vêtement *Giroflé-Girofla* en petit drap soutaché à 7 fr. 75, qui a eu tant de succès, voici le *Tour du Monde*, gracieuse rotonde peplum en drap fantaisie fond blanc et rayures variées, au prix fabuleux de 2 fr. 95, qui est enlevé avec la même rapidité! Les peignoirs en percale d'Alsace, à 2 fr. 95, n'ont même pas le temps de rester à l'étalage; tout le monde en veut!

La lingerie offre également nombre de tentations auxquelles on succombe volontiers; ce sont, entr'autres, des parures nouvelles en couleur et broderie, de formes variées, à 0, 95 cent., article unique; sans compter une série très complète de jolis modèles aux prix les plus avantageux, soit en parures fermées, soit en parures ouvertes.

Citons trois occasions en fait d'ombrelles: en-cas en bonne soie et à monture nouvelle, 2 fr. 95; un article supérieur avec godet, 4 fr. 90; ombrelle *Douairière*, en toile écarlée soutachée, 2 fr. 95.

Au rayon de bonneterie, le bas *Dubarry*, coton écarlé, mailles à jours, 0, 25 cent.; même genre en plus belle qualité, 0, 45 cent.; enfin un bas fort, fin et à longue soie, 10 fr. 50 les six.

Le *Paradis des Dames* se fait remarquer par le choix de ses jolis tissus de fantaisie: beiges, limousines, roulières, madras, parmi lesquels nous signalerons la magnifique *Thibésienne* à larges damiers, en teintes douces et qui constituera le plus élégant des costumes. On trouve également toute la série des toiles de Vichy, d'Alsace, et d'indienne rouennaise dans les meilleures conditions de prix.

Mais prenons l'escalier qui conduit au salon de confection et restons-y un moment. De l'aveu d'une dame très élégante qui nous y a accompagnée on ne s'attendrait jamais à trouver là d'aussi jolis modèles. Le genre est aussi parisien et aussi élégant pour les confections du *Paradis des Dames* que pour les magasins le plus en évidence des grands quartiers. Et quelle différence de prix! moitié ne serait peut-être pas assez dire. Pour les costumes habillés, c'est absolument la même chose; ainsi nous en avons vu un fort élégant en poult de soie noire, jupon à traine, tablier et corsage cuirasse, avec volants et tête coulissée d'une façon particulière, travail très soigné, soie admirable, à 195 fr., qu'on payerait 400 fr. ailleurs, nous le certifions.

Avant de quitter ces salons, signalons un costume beige, avec volants et biais de deux tons, à 29 fr., et une série de rondes-mantilles en cachemire et broderie d'application faite à même le vêtement, entourées de dentelle de laine, à 17 fr.

Tout cela ne vaut-il pas une visite au *Paradis des Dames*? Une démarche ne coûte pas grand-peine lorsqu'elle se trouve si bien justifiée; d'ailleurs, les numéros 8 et 10 de la rue Rivoli ne sont pas au bout du monde.

— La mode accorde une faveur toute particulière aux jolis tissus pur fil de la COMPAGNIE IRLANDAISE (rue Tronchet, 36). La batiste de *Salamanque*, aux découpures mauresques, est si légère qu'on la croirait faite de fils de la vierge qui se perdent dans l'air au milieu des rayons du soleil. La batiste *Greuze*, aux noires rayures, vous donne la saveur champêtre de la paysanne, dont le peintre a fait un type inimitable de fruste-élégance. La *Brettonne*, couleur blé de sarrasin, vous habille à la façon des héroïnes de l'Armorique. Avec la *Clorinde*, grisaille argentée, on chevauche par monts et par vaux sans porter trace de la poussière que soulève le vent. Si l'espace ne nous était compté, que de beaux linons à citer encore: la *Sémiramide*, la *Naïade*, la *Esméralda*, la *Manon Lescaut*, etc.

— Toute la grâce d'une toilette est due à la tournure, il faut bien l'avouer! De là le soin extrême à prendre, pour une femme élégante, de se juponner. Il ne suffit plus, aujourd'hui, de porter comme autrefois un « polisson »; la mode, plus exigeante, veut le jupon-tournure tel que l'a si heureusement compris M. DE PLUMENT, empruntant les formes les plus variées, suivant les costumes et les indications nouvelles de la mode.

A peine un changement survient-il dans la toilette, que M. de Plument transforme les jupons de sa maison; voilà pourquoi, de tous les pays du monde, maison d'habillement, où femmes élégantes s'adressent sans hési-

tation à lui (rue Vivienne, 33), pour l'envoi des nouveaux modèles. C'est maintenant: la jupe *Louis XV* pour robe courte, à 15 fr. en blanc, 18 fr. en rouge; — la jupe *Ninon*, pour toilette de dîner, 20 fr. en blanc, 25 fr. en rouge; — la jupe *Royale*, pour jupe à traine dont elle fait valoir les avantages, à 28 fr. en blanc, 33 fr. en rouge; — la jupe *Henri IV*, très plate du haut, pour robe de ville, à 15 fr. en blanc, 18 fr. en rouge; — la jupe *Princesse* à tournure articulée, 25 fr. en blanc, 30 fr. en rouge.

Alors que le moment des chaleurs approche, n'oublions pas que le *Corset-cage*, propriété exclusive de M. de Plument, est de tous les corsets le plus agréable à porter. Étant complètement à jour, il laisse s'établir de petits courants d'air qui préviennent la transpiration. Très recommandé aux femmes un peu fortes, le corset-cage soutient la taille aussi bien que les autres corsets; son prix est de 15 fr.

La maison de Plument expédie *franco* les commandes qui lui sont adressées avec le montant en un bon de poste, et cela dans toutes les localités de France où se trouve un bureau de chemin de fer.

— Il n'y a vraiment que la *Ville de Lyon* pour avoir de ces merveilles-là! C'est du moins la réflexion que chaque femme se fait à elle-même en sortant des magasins de la rue de la Chaussée d'Antin, 6. Jamais, à vrai dire, on ne vit plus élégantes nouveautés, plus grand et beau choix de gants. Ces rubans superbes consistent d'abord en une sorte de matelassé, soie souple, armure double, à losanges ou damiers brillants et mats, d'une beauté de tissu et d'une perfection de fabrication qu'on ne connaissait pas encore. On les a en toutes nuances: blanc, crème, bleu, rose, lilas, caroubier; cette dernière teinte a des reflets admirables. Il y en a de différentes grandeurs: de très larges pour ceinture et écharpe (ainsi employé, ce ruban sera de la dernière élégance); de plus étroits pour nœuds de corsage ou de tête.

Voici un autre ruban d'une fort belle qualité, quoique inférieur au précédent; c'est un damier, en toutes couleurs, d'une soie croisée et souple. Ici encore il y a trois grandeurs: pour écharpe, nœuds et cravate.

A côté de ces magnificences, le ruban broché, en damas Renaissance, ne perd aucun de ses droits; il est toujours fort employé pour écharpes, nœuds, cravates, etc.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que ce sont là de précieux éléments pour la garniture des chapeaux: les modistes, qui le savent bien, s'en servent beaucoup.

Faut-il rappeler aussi que la *Ville de Lyon* met tous ses soins à se procurer toutes les nouveautés élégantes, soit en passementeries, dentelles perlées ou non, parures, fichus, voilettes, mantilles, cravates, etc.? Parmi ces dernières, notons celles de tulle blanc brodé ou passé, celles de surah et dentelle. Enfin, signalons le nouveau tulle poudre de riz très blanc, très solide, très avantageux comme prix, et qui est de largeur voulue pour mentonnière et voilette; puis les bandes de broderie anglaise, les dentelles blanches ou noires en application, la dentelle russe et la dentelle belge, qui constituent les nouveautés à la mode pour garniture de lingerie et de robes.

SPÉCIALITÉS

De toutes les découvertes de la chimie moderne, la glycérine est une des conquêtes les plus heureuses. Son action adoucissante s'exerce spécialement sur la peau et les muqueuses qu'elle rafraîchit et tonifie.

La maison VIOLET est arrivée, après un travail assidu, à faire de la glycérine la base de toute une série de compositions qui joignent aux propriétés hygiéniques les plus efficaces les qualités les plus agréables.

Outre les glycérines pures, parfumées au goût de chacun, on connaît la *Crème de beauté*, préparation extrêmement délicate, à base de glycérine, la meilleure pour prévenir et faire disparaître les rides et conserver au teint une éclatante fraîcheur; — le *Cold-cream* à la glycérine, recommandé pour les enfants et les personnes délicates; — la *Crème fondante* à la glycérine, pour entretenir le lustre et la beauté de la chevelure; — la *Pâte au miel* et à la glycérine pour blanchir la main.

Enfin, une quantité de vinaigres, d'eaux de toilette aux parfums les plus variés: à l'ess bouquet, au Portugal, à l'héliotrope, au cédrat, aux violettes de Nice, aux fleurs d'Orient, à la verveine, aux fleurs des Alpes, etc.

Parmi les parfums concentrés pour le mouchoir, nous recommandons spécialement la *Brise de violettes*, quintessence même de la fleur, et le *Médina-Cali*, dont l'arôme délicat et pénétrant ne s'agrite jamais et résiste à tout. Ce sont les parfums préférés de la femme élégante.

En réponse à une question qui nous a été adressée, nous ajouterons que la maison Violet expédie tous les articles qu'on lui demande, quelle qu'en soit la valeur. On peut s'en rapporter à elle sur le soin qu'elle apporte dans l'arrangement et la garniture des boîtes de parfumerie. Il suffit d'indiquer l'odeur préférée. — Adresse: la *Reine des Abeilles*, boulevard des Capucines (rotonde du Grand-Hôtel).

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.

Paris, 62, rue d'Hauteville

Ad. GOUBAUD et FILS, Propriétaires-gérants.